

Claude Rabant

Moustapha SAFOUAN, *LA PSYCHANALYSE, Science, thérapie – et cause*, éditions Thierry Marchaisse, 2013

Témoignage d'un des premiers « élèves » de Lacan.

Limpidité, érudition, liberté. Ces trois vertus se combinent pour faire de cet ouvrage, qui ne revendique rien d'autre pour titre que « La Psychanalyse »¹, un plaisir de lecture et un bonheur de pensée. La limpidité culmine dans une langue élégante et concise, fort rare chez un analyste. Je dois avouer que j'ai lu ce livre tout d'une traite, comme un roman. Rien n'accroche inutilement ni ne s'attarde dans le vocabulaire savant, mais tout y excite l'esprit, tout y réjouit sans cesse par des vues spirituelles et des remarques cinglantes. A l'instar de Freud, c'est l'usage de la langue commune, mais maniée avec finesse par un homme de cour érudit — on pense évidemment à Balthasar Gracian. Le livre entier mériterait le titre du chapitre exactement central : « Le cristal parfait de l'Œdipe ».

Réduit à sa simplicité cristalline en effet, l'Œdipe n'envahit pas le champ, mais en contre-champ laisse apparaître un paysage familial désastreux, sous la forme d'une « cause » ou d'un « mouvement » psychanalytiques qui détournent et entravent la science et la thérapie. Telle est la thèse du livre (et le sens du tiret dans le titre). « Autant dire que, loin de céder du terrain avec la découverte de l'Œdipe, la logique familiale, où la jouissance trouve son berceau et son increvable aiguillon, n'avait fait que s'amplifier dans la psychanalyse elle-même. » (p. 35) On verra que la même logique familiale, avec ses effets d'idéalisation de masse, se répétera au cours de la « saga lacanienne ». Deuxième face de la thèse, dernière partie.

Ce livre est donc une attaque en règle, précise et argumentée, contre le « mouvement » ou la « cause » psychanalytiques, qui

¹ A l'instar de la première revue produite par Lacan.

convertissent en dogme et en volonté d'unisson toute science et toute thérapie analytiques dignes de ce nom.

On reprend d'abord, dans un récit haletant et plein d'adresse, la création de l'Internationale (IPA), voulue par Freud avec un acharnement têtu, soutenu par ses sbires les plus fidèles, à charge pour eux d'effectuer la censure nécessaire à la cohérence du « mouvement ». « La question est de savoir comment et pourquoi un homme de science tel que lui (Freud) en est arrivé à se mettre dans la position d'un chef de mouvement. » (p. 18)

A partir de cette question cruciale, le livre amorce une réflexion sur la nature d'un pouvoir central, armé d'un appareil de censure, capable de cimenter le groupe des fidèles autour d'un idéal et de l'entraîner sur le chemin dynastique. Freud comme Lacan se sont en effet cherché, et trouvé, non sans difficultés, un « prince héritier » pour perpétuer leur œuvre au-delà de leur mort. La construction d'un tel pouvoir laisse naturellement au bord de la route, au fur et à mesure, des « hérétiques » et des « dissidents ». L'histoire parfaitement éclairée du « comité secret » et de « l'Internationale » psychanalytique, telle que la retrace Mustapha Safouan, met en relief le destin tragique de deux de ces « dissidents », Rank et Ferenczi, condamnés et exclus au moment même où ils produisaient un questionnement fécond pour la psychanalyse. Jacques Lacan sera, aux yeux de Mustapha Safouan, « le troisième, et le plus grand, des dissidents de l'IPA. » (p. 297)

L'expansion politique du « mouvement psychanalytique » ou de la « cause » produit donc en retour du *tragique* dans l'existence de ceux qui n'adhèrent pas d'emblée et jusqu'au bout à « l'intérêt commun ». « Je dirai, écrit Safouan, que la création de l'IPA me paraît avoir été basée sur deux idées indéfendables. La première est que "la cause" impliquait une structure familiale, posée comme une fatalité. Alors que, tout à l'opposé de la transmission scientifique, une telle structure impose une forme de transmission où se perpétue l'infantilisation du sujet. La deuxième est que seule l'analyse était à même de liquider la résistance à "l'intérêt commun" ou encore aux "thèses centrales". Comme s'il n'y avait pas de différence entre la psychanalyse en tant que savoir sur le désir et la vérité du désir, telle que la scelle son partage avec un

entendeur surpris. » (p. 40) Le « mouvement » destiné à préserver l'œuvre s'oppose donc, comme sa contradiction, au lien transférentiel direct de l'analysant et de l'élève.

La conséquence, en effet, c'est une méconnaissance de la filiation subjective, ou plus exactement de la position d'*analysants* où ces « dissidents », Rank et Ferenczi en l'occurrence, se sont trouvés. « Ce qui, en revanche, ne passe pas du tout, c'est la méconnaissance du fait que Ferenczi et Rank *interrogeaient la psychanalyse elle-même*. Ils n'ont jamais dénoncé qui que ce soit pour ses écrits, n'ont jamais parlé au "nom de la psychanalyse". Alors qu'Abraham et Jones se sont érigés, eux, en inquisiteurs, reprenant le vocabulaire de la fidélité et de l'hérésie, de la pensée légitime ou illégitime. C'est donc dans une parfaite méconnaissance des positions subjectives respectives *de ses fils* que Freud termine sa réponse à Rank par ces lignes : "Un malin démon vous pousse à dire que ce mouvement psychanalytique est une fiction, et place dans votre bouche les paroles mêmes de l'ennemi". » (p. 82)

On appréciera à cet égard la place accordée par M. Safouan à l'ouvrage écrit en commun par Sandor Ferenczi et Otto Rank en janvier 1924, *Perspectives de la psychanalyse*, aussitôt suivi par *Le traumatisme de la naissance* de Rank et par le *Thalassa* de Ferenczi, ainsi que la question qui s'en déduit concernant le tragique en jeu dans ce genre de destins : « La vie et l'œuvre d'Otto Rank ont un caractère poignant parce qu'elles posent cette question : est-il possible qu'un sujet se trouve, sans le savoir, dans la position de l'analysant ? Et plus précisément, est-il possible qu'il fasse ainsi de sa propre mort un acte qui insiste, qui répète son message non reconnu ? » (p. 105) On pourrait poser la même question à propos du suicide de Victor Tausk, « le seul qui ait repoussé *l'idée même* d'une association internationale. » (p. 27)

La « saga lacanienne » répète à son tour la même méconnaissance et le même destin, dès lors que Lacan, qui « n'était manifestement pas fait pour diriger une école » et « ne pouvait exercer cette fonction autrement qu'à la manière d'un prince autocrate » (p. 325-326), s'est trouvé pris dans une même

volonté de se choisir un « prince héritier », en l'occurrence celui que M. Safouan nomme par ses trois lettres acrostiches : JAM. Ce dernier, « dont les talents d'organisateur ne faisaient en revanche aucun doute », a bien donné à l'expression de « cause psychanalytique » cette « signification de l'idéal, dont les militants se pressent à porter le drapeau et qui assure leur groupement. » (p. 326) L'interprétation que donne Safouan de ce virage de Lacan, passant du plus grand des dissidents de l'IPA à l'autocrate désignant son prince héritier, est que, après l'échec de la « passe », dont il attendait une forme inédite d'institutionnalisation, Lacan n'espérait plus grand chose de son Ecole, dont la dissolution se trouvait dès lors programmée, alors qu'il mettait encore tous ses espoirs dans la publication *post mortem* de ses Séminaires.

« Il faut bien voir que Lacan était tout autant homme d'action que théoricien. Il pensait donc devoir tirer de son œuvre théorique les principes d'une nouvelle institutionnalisation de la psychanalyse.² (...) A la vérité, le souhait de Lacan que quelqu'un prenne le relais évoque inmanquablement celui du prince héritier de Freud, avec ce qu'il recouvre de crainte que l'œuvre ne tombe dans l'oubli, après la disparition de son créateur. (...) Quoi qu'il en soit, le *Wunsch* que quelqu'un prenne le relais, prolonge sa trace, était bel et bien un vœu pieux. A mon avis, Lacan n'a jamais exclu la possibilité de l'échec, pour ne pas dire qu'il le désirait. L'Ecole était apparemment pour lui une expérience. (...) En revanche, autant Lacan n'était guère attaché à son école, autant il était attaché à son enseignement. (...) Désormais, en effet, et dans la mesure où il a toujours œuvré pour qu'il y ait de l'analyse, sinon des analystes, Lacan pouvait être au moins sûr d'une chose : l'avenir de la psychanalyse dépendait bien plus de la publication de son œuvre que de tout ce qu'il pouvait attendre de son école. » (p. 335-337)

Cette interprétation, bien entendu, permet de dédouaner Lacan, autant qu'il est possible, de sa responsabilité dans la mésaventure de la « cause » et de la « logique familiale » qui en découle, avec ses enjeux mortifères pour la psychanalyse.

² En quoi Safouan rejoint ici les thèses de Schlumberger.

La conclusion en effet est sans ambages ni vergogne : « Pour le dire en clair, loin de préserver la présence de l'analyse dans l'institution, la passe est devenue le Graal dont s'assure l'existence des chevaliers de la Cause. Comme son précédent freudien, le projet lacanien d'une institution pour la psychanalyse s'est renversé en celui d'une psychanalyse pour l'institution. » (p. 390) Lacan n'aurait eu, lui, d'autre projet fondamental que « d'œuvrer pour qu'il y ait de l'analyse, sinon des analystes. »

Sauver Lacan rétrospectivement de sa responsabilité dans ce pataquès institutionnel, implique de mettre en avant, par-dessus tout, le *lien personnel* qui est celui de *l'analysant* avec son analyste et son maître. Seul ce lien, aux yeux de Safouan, permet de produire *de l'analyse*, et ses brèves indications autobiographiques soulignent son lien constant et personnel *d'élève* envers Lacan, en tant que contrôlé par lui pour ses cures durant de longues années, alors que son lien à l'institution EFP demeurait extrêmement lâche et comme concédé, je dirai même ironiquement concédé, avec un détachement distant, sinon méprisant. J'avais avec Lacan, dira-t-il, un lien essentiellement « oral ». Et même, à partir de 1966, n'assistera-t-il plus aux Séminaires.

Reste la partie centrale du triptyque qui donne sa forme de retable à ce livre. Outre les notes autobiographiques évoquées à l'instant, qui mettent en scène la place d'*analysant* occupée par *l'élève de Lacan*, dans un lien essentiellement transférentiel mais non institutionnel, cette partie centrale traite de « la théorie psychanalytique de l'Eros », démontrant la manière dont, encore une fois par-delà l'institution, peut se nouer autour de la théorie un lien de vérité qui ne sépare pas le savoir du désir. Une thématique que l'on s'attendrait d'ailleurs à découvrir plus aride et plus abstraite, moins « enlevée » que les deux autres parties du livre. Eh ! bien, non, le talent d'écriture et d'érudition, la compétence logique et linguistique de l'auteur, en rendent la lecture presque aussi facile et agréable que les récits de la double saga freudienne et lacanienne. Notamment, en ce qui concerne les fameuses « formules de la sexuation », qui apparaissent sous cet éclairage quasiment « naturelles », en tout cas vouées presque téléologiquement, grâce au « génie clarificateur de Lacan », à

résoudre la plupart des embarras théoriques de la psychanalyse, dans une modernité inventive qui ne renie nullement, sous la plume de Safouan, la liberté de ton d'un vivant sans préjugés ni normes inutiles... Avec des références aussi peu orthodoxes que Thomas Laqueur, Luce Irigaray ou Mikhaïl Xifaras, et des remarques aigües qui renversent l'interprétation banale d'*Hamlet* et de *Don Juan*.

Claude Rabant

Mardi 18 février 2014